



s'HABrITER

Le 17 mars 2020, Sophie Wilmès, catapultée à la tête d'un gouvernement belge formé en urgence, annonce un confinement de la population qui sera effectif le lendemain, 18 mars à midi, et ce jusqu'au 5 avril. En cause, un virus appartenant à la famille des coronavirus : le Sars-CoV2.

En l'absence de matériel de prévention et de traitement (masques, tests de dépistage, respirateurs, médicaments, ...), en l'absence de données scientifiques fiables, de plans d'action cohérents, c'est à l'ensemble de la population qu'il est demandé de se mobiliser. Qu'elle en porte les conséquences en risquant l'infection lors de la réalisation de soins, la faillite en fermant boutique, la dépression dans un isolement au long cours, le trauma dans des violences domestiques, l'abandon face à la fermeture des espaces d'accueil et de soin, la population s'est trouvée en première ligne de cette première vague d'actions contre le virus¹.

Bon nombre d'établissements publics et d'associations, contraints de fermer leurs portes au public, ont tenté de poursuivre leurs missions à distance, vaille que vaille, entre peur, colère et résignation. L'Autre « lieu », terre d'accueil et d'expériences pour celles et ceux d'entre nous qui sommes concernés par les troubles psychiques, n'a pas échappé à la règle.

Une période sombre avait l'air de s'ouvrir devant nous : alors que nous prenions toutes les mesures pour protéger les plus fragiles d'entre nous, nous vivions une grande contradiction : il nous fallait être à distance pour prendre soin.

Quelles inventions pouvaient naître de ces tempêtes et de ces orages ?

Alors que nous étions tou.t.e.s forcé.e.s de vivre une situation étrange, comme un arrêt sur image dans notre vie, nous avons peu à peu constaté que nos sens commençaient à réagir différemment, qu'ils nous poussaient à porter une attention particulière à ce que nous voyions comme intérieur, et comme extérieur. Notre conception du temps s'est modifiée, les différentes étapes de la journée se sont mises à flotter, à glisser. Nous étions bousculé.e.s. Et nos humeurs et émotions se sont mises à voguer sur des territoires inédits.

Arpenter ces territoires.



¹ En avril 2020, un groupe de citoyennes et de citoyens ont initié un mouvement destiné à faire entendre et percoler les voix d'une première ligne ; visiter via <https://www.facebook.com/Nous-sommes-la-premi%C3%A8re-ligne-107217804314780/>



En pleine zone d'intempéries, l'Autre « lieu » a rassemblé des collectifs autour de disciplines artistiques afin d'explorer ces temps de grande confusion en en faisant surgir une autre : celle des mots « habiter » et « abri ». Nous nous disions qu'il y avait à porter attention à ce que cette intrication pouvait créer d'intéressant dans la tempête.

s'HABRITER, c'est la friction de deux mots :

- Habiter / qui vient du latin habituari et qui désigne « le fait de se comporter d'une certaine façon », une manière d'être
- Abri / qui vient du verbe s'abrier, un ancien verbe français signifiant, dans le vocabulaire de la marine, « intercepter le vent »

s'HABRITER, cela serait : construire des manières d'être dans la tourmente, des façons d'être attentif.ves aux vents qui soufflent. Et cela serait peut-être bien plus une affaire de mouvement, qu'une histoire de protection ou de repli.

s'HABRITER... Comme le point de repérage de plusieurs formes d'aliénations (psychiques, physiques, sociales, économiques, écologiques, sexuelles, etc.) et la focale d'une réflexion collective sur **nos capacités à intercepter le vent**.

s'HABRITER... pour mieux (s')embarquer / Déployer nos imaginaires comme on déplie des cartes de navigation / Planter un décor de traversée, d'expédition / Mettre en scène, le plus finement possible, nos passages par les vents, les flots, les ondées, les écumes et autres lames de fond / Eprouver, dans nos corps, nos nouvelles habiletés, nos agilités retrouvées, nos aptitudes innées pour les nœuds, les liens et le soin.

Car c'est toujours déjà de soin² dont il est question, à fortiori en temps de grandes turbulences.



² Soins au sens de CARE, c'est-à-dire « tout ce que nous faisons dans le but de maintenir/perpétuer/réparer notre monde, et ce afin d'y vivre aussi bien que possible » ; voir à ce sujet TRONTO J., *Un monde vulnérable : pour une politique du care*, Paris, La Découverte, 2009, p.177.



Pour s'HABRITER, développer nos capacités à intercepter les vents, découvrir les façons dont nous pouvons prendre soin de nous et des autres, il nous faut des **équipements** :

*****Des mots et des récits ajustés / pour produire des effets profonds sur nos vies, sur le monde et nos façons d'interagir avec lui*****

Ces derniers mois, de drôles de métaphores sont venues peupler nos récits autour du coronavirus ; des images guerrières, de combat, de lutte et d'affrontement nous ont activé, malgré nous, dans certaines postures vis-à-vis du virus, et donc inévitablement aussi, dans certaines formes de réponses. Ces métaphores guerrières, de volonté d'éradication ou d'aseptie, nous les connaissons, nous qui cheminons dans le champ de la santé mentale et de la psychiatrie ; nous craignons les représentations qu'elles charrient ; nous savons à quel point elles peuvent coloniser les esprits et affecter durablement les vies de celles et ceux d'entre nous qui se trouvent aux prises avec des difficultés psychiques. Nous savons que ces discours qui visent à traiter, à masquer ou à mater les maladies mentales ont influencé des théories et des pratiques psychiatriques qui n'ont pas aidé celles et ceux qui souffrent à (bien) vivre avec les troubles qui les traversaient. Il a fallu mettre d'autres mots sur les maladies mentales, créer de nouvelles métaphores connectées à des imaginaires de voyage, d'aventure ou de cohabitation, faire advenir d'autres histoires, moins tonitruantes, de vies avec le trouble psychique³.

Charlotte Brives, anthropologue des sciences biologiques, raconte merveilleusement bien les histoires d'épidémies, de virus et de bactéries⁴. Ses récits sont inspirants : ils sont à la fois directement connectés à des terrains d'observation et soucieux de rendre compte le plus précautionneusement possible de la vie/des activités de ses sujets de recherche. Ses histoires de recherche ne parlent pas d'éradication, elles parlent de nos vies avec les virus ; et elles interprètent moins ceux-ci qu'elles évoquent leur capacité à nous interpréter. Au travers des récits de Charlotte Brives, on comprends qu'il y a plus de virus sur terre que d'étoiles dans l'univers ; que beaucoup de ces virus sont non-pathogènes pour les humain.e.s car nous ne sommes pas leur hôte de prédilection ; que les virus et les bactéries pratiquent ensemble des sortes de danses ; nous apprenons que nous ne sommes pas « affectés » par un virus, mais qu'il nous habite et que nous l'abritons.

En ce sens, vivre avec les virus, les considérer⁵, appréhender nos interactions réciproques, permet de développer des pratiques épidémiologiques pleines de tact, capables – lorsque cela s'avère nécessaire – de négocier avec eux le chemin de la sortie⁶.

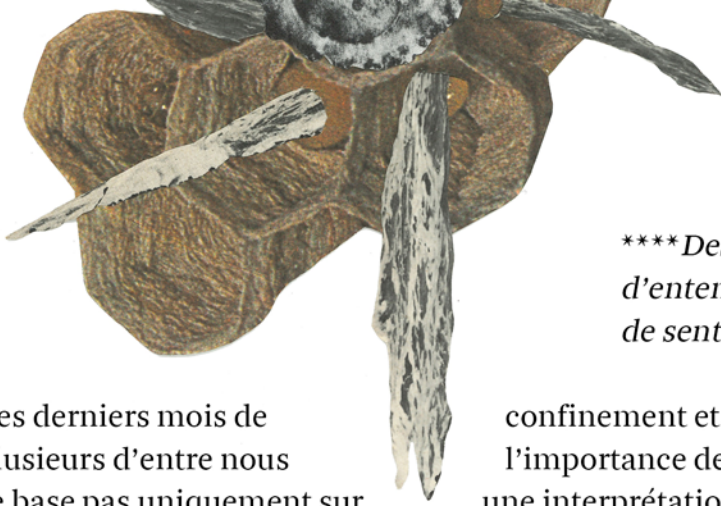
³ Pour d'autres métaphores dans le champs de la santé mentale et de la psychiatrie, voir la publication ULTRA/MORPHOSES de l'Autre « lieu » via <https://www.autrelien.be/campagne/campagne-2018/>

⁴ A ce sujet, voir notamment BRIVES C. avec ANSALDI M., BOULANGER P. et al., « Un siècle de Recherche sur les Bactériophages », in : *Virologie*, 24(1), 2020, p. 9-22.

⁵ Clin d'œil ici à l'analyse de DESPRET V., *Que diraient les animaux si on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, La découverte, 2014.

⁶ Sur ce sujet, voir la vidéo du dialogue entre Brives, Lachenal et Zimmer à la Manufacture des idées / Aout 2020 via <https://lamanufacturedidees.org/>





*****Des sens affutés, qui permettent
d'entendre l'inaudible, de voir l'invisible,
de sentir l'imperceptible*****

Ces derniers mois de
plusieurs d'entre nous
se base pas uniquement sur
ou socio-politiques ; que peut-être nous pourrions nous exercer à d'autres styles d'attention,
dans un registre d'actions plus sensible.

confinement et d'épidémie ont également soulevé chez
l'importance de construire un registre d'actions qui ne
une interprétation du chaos en des termes économiques

Dans les secteurs de la santé mentale et de l'action sociale, la pratique de la rencontre ou de l'accueil est intéressante à connecter à une posture sensible : elle se confronte alors à ce qui émerge dans des mondes invisibles à l'œil nu, elle perçoit les peurs et ressent les apaisements, elle cherche les braises sur lesquelles souffler ; elle s'inscrit dans un processus d'élaboration plus erratique, fluctuant, faites à la fois de paroles, d'intentions, d'expériences, de silences. Au départ de trajectoires complexes, de souffrances multiples, une posture d'attention/d'accueil sensible permet de rencontrer les autres dans un certain espace-temps où exister réciproquement, où sont acceptées les défaillances et où sont explorées les ressources et les précieuses fragilités. Mais surtout, elle enclenche un processus d'incertitude sur les fins, de résistance aux pronostics/aux prédictions oraculaires en gardant l'horizon complètement ouvert sur ce qu'il nous arrivera et sur ce qu'il s'agit de mettre en œuvre pour se sentir bien/mieux, un peu plus loin de schémas ou de circuits de soins standardisés⁷.

Exercer nos sens pour penser au départ des multiples vivant.e.s qui nous entoure est aussi crucial que vivifiant pour celles et ceux d'entre nous qui souhaitons construire une pratique (bien plus qu'une connaissance) de l'interaction entre ces vivant.e.s⁸ ; car cette réflexion nous convoque dans un engagement actif, dans le fait de « donner prise » et de nous exposer aux forces et aux matériaux qui architecturent l'environnement en y mêlant nos propres forces et énergies⁹. Elle reconfigure nos modes de relation : comme nous sommes toujours déjà au monde, nous sommes toujours déjà engagé.e.s dans des relations. Nous sommes à priori dans de la proximité et non de la distance. Quoi que nous fassions, et même si l'introspection constitue pour nous un désengagement/une distanciation ponctuelle de l'environnement, nous ne sommes jamais un agent complètement « détaché/extérieur ». Dans ce mouvement, la séparation entre « je/moi » et « nous/eux » apparaît plus ténue que jamais puisque nous nous « maillons » les un.e.s aux autres. L'environnement dans lequel nous évoluons de près/sommes engagés crée une façon/capacité de voir et de savoir.

Il s'agit alors de s'appuyer sur cette capacité pour faire
d'autres hypothèses et façonner d'autres savoirs.

⁷ Concernant cette question des pronostics, des prédictions et autres paroles (d'autorité) empoisonnées, lire SOLDJU K., L'épreuve du savoir- propositions pour une écologie du diagnostic, Presses du réel, 2015.

⁸ Sur la crise de la sensibilité et l'intérêt d'une culture du vivant, lire MORIZOT B., Manières d'être vivant, Arles, Actes Sud, coll. « mondes sauvages », 2020.

⁹ Voir à ce sujet le très bel article de GIVORS M. et RASMI J., « petite introduction à la lecture de Tim Ingold », IN : Multitudes, n°68, 2017/3.



****Un rythme décalé, altéré /
pour faire d'autres découvertes****



Ces derniers temps, dans nos services de soin de santé, à la télévision, à la radio, sur internet, on entend souvent parler d'urgence et de crise. Des vocables percutants qui nous précipitent dans la nécessité d'une réponse, dont le niveau de temporalité est à ce point élevé qu'il néglige souvent toute forme de finesse ou de délicatesse.

Pour développer nos capacités à intercepter le vent, à prendre soin de nous et des autres, peut-être pourrions-nous tenter un autre rythme, voire pratiquer l'altération. En musique le mot altération renvoie à la modification de la hauteur initiale d'une note, en d'autres termes, au fait de rendre cette note plus grave ou plus aiguë, et ce, quelles que soient les raisons de ce changement. L'altération, c'est une modulation ; et toute modulation entraîne un changement de ton, d'accent, d'intensité.



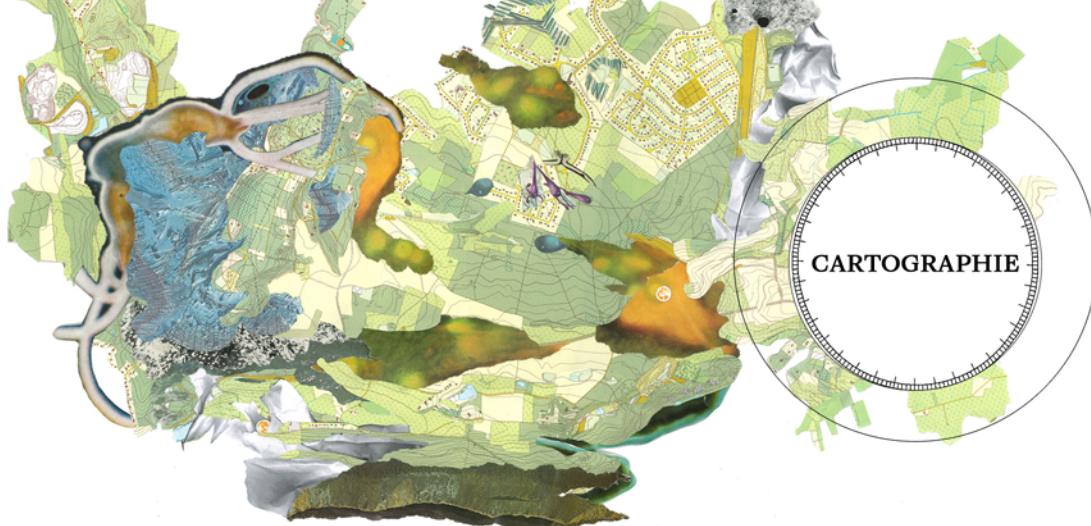
****Une conception du temps modifiée / pensée sous forme de couches, dans un imbroglio où on ne peut faire fi du passé /
Un espace-temps palpitant au sein duquel il s'agit de composer****

Plusieurs d'entre nous ont pensé que le temps, tracé sous forme de ligne horizontale, dont les points marquent successivement un passé, un présent et un futur ne peut pas rendre compte de l'épaisseur de nos vies et de la densité des événements. Penser le temps verticalement permettrait peut-être de saisir plus de consistance. Voir le temps sous forme de strates imbriquées les unes sur les autres nous inviterait à concevoir comment les couches du dessous sont non seulement les fondations mais surtout les infusions de celles du dessus. Ainsi, les faits du passé ne pourraient plus être artificiellement relégués à une histoire révolue, ils habiteraient un présent nécessairement aux prises avec cet héritage. Et nous aurions alors à inventer les meilleures façons de faire avec ces histoires.

¹⁰ Sur le concept d'altération dans les champs de la psychiatrie, voir les écrits de Mathieu Bellhasen via <https://blogs.mediapart.fr/mathieu-bellhasen/blog> ou encore la chronique philo de Cynthia Fleury via <https://www.humanite.fr/la-chronique-philo-de-cynthia-fleury-lalteration-688250>

¹¹ Sur ce concept de temps plus vertical, se reporter, entre autres, à ROSA H., *Résonance : une sociologie de la relation au monde* [« Resonanz : eine Soziologie der Weltbeziehung »], Paris, La découverte, 2018 et HARAWAY D., *Vivre avec le trouble*, Lyon, Editions des mondes à faire, 2020.





Pour s'HABRITER, développer nos capacités à intercepter le vent, à prendre soin de nous et des autres, il nous faut également **une « bonne » carte**.

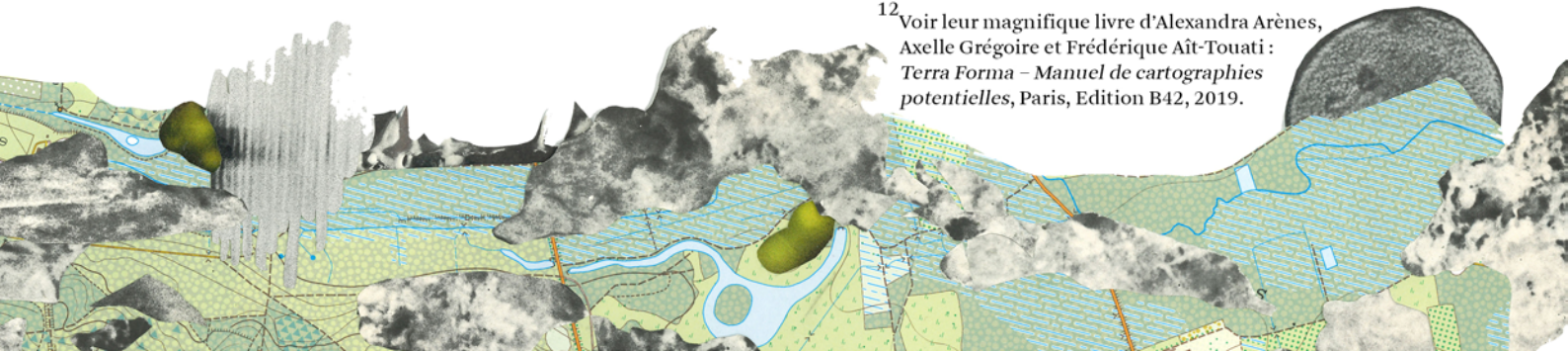
Certain.e.s d'entre nous ont pensé qu'on irait nulle part avec des cartes vides de vie, qui représentent le sol en faisant fi de quoi il fait/de qui il est peuplé. Qu'on irait nulle part avec une carte qui représente un sol inerte, au moment où on ne peut plus ignorer l'action de la terre (en réaction à nos propres activités) ; comment laisser voir une terre plus réactive ? Comment montrer que les zones sur notre carte sont peuplées, grouillantes, que nous ne sommes pas « sur » un espace vide, disponible (prêt à être colonisé ?). Et se repérer... est-ce isoler des mers stables, des repères physiques immobiles depuis lesquels se situer/trianguler ? Ou est-ce une tentative (sans cesse renouvelée) d'habiter un espace peuplé d'autres vivants, d'autres entités qui partagent et façonnent avec nous le territoire ?

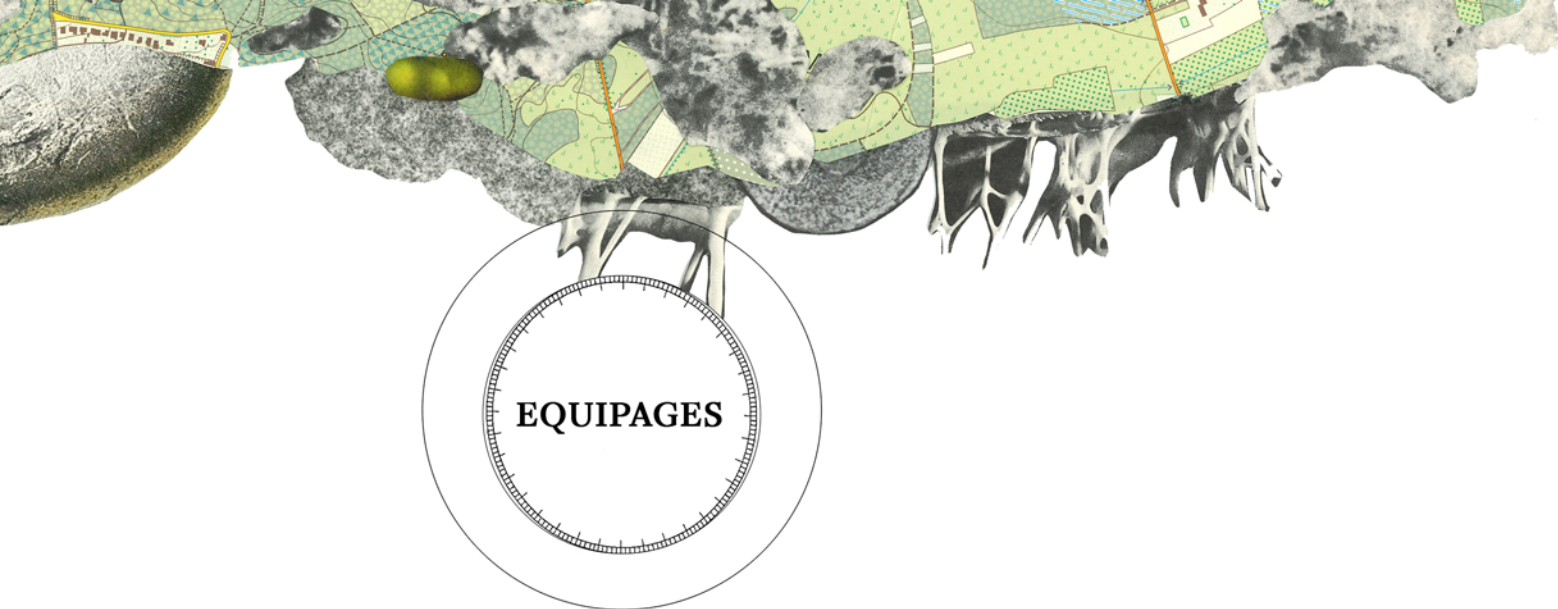
Faire des cartes autrement. C'est la proposition de 3 femmes, deux architectes et une historienne des sciences, Alexandra Arènes, Axelle Grégoire et Frédérique Aït-Touati, autour de la fondation d'un nouvel imaginaire cartographique . Elles nous invitent à concevoir des cartes plus vibratiles, des cartes vivantes plutôt que des "cartes du vivant", des cartes composées de mille superpositions.

Comment faire ? Créer d'autres légendes sur nos cartes ? Opter pour une carte "indéchiffrable" sans guide (pour faire de la place à des récits de vie) ? Ne plus tracer (des lignes/des contours) mais produire de la trace/des traces ? Le monde, on se le représente souvent par un plan en vue aérienne, peut-être pourrions-nous tenter de l'observer soit en coupe, soit du dessous ?

A l'autre « lieu », on s'est dit qu'une « bonne » n'était peut-être pas une carte qui nous aide à trouver notre chemin ; mais plutôt une carte qui rendrait visible les liens entre tous les vivant.e.s en présence sur notre territoire. On s'est dit que notre carte nous inviterait à la regarder de près (pour en cerner tous les petits détails) et puis d'un peu plus loin (pour mieux cerner la trame de nos liens) ; cette carte nécessiterait qu'on bouge autour d'elle ; elle nous apprendrait à nous mouvoir, à nous déplacer, à changer de perspective.

¹² Voir leur magnifique livre d'Alexandra Arènes, Axelle Grégoire et Frédérique Aït-Touati : *Terra Forma – Manuel de cartographies potentielles*, Paris, Edition B42, 2019.



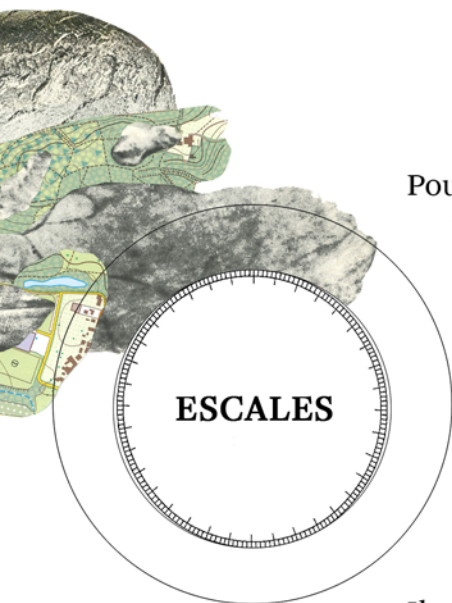


s'HABRITER, développer nos capacités à intercepter le vent, à prendre soin de nous et des autres, ça ne se fait jamais seul.e ; il y a à s'entourer d'une foule de comparses, humain.e.s et autres qu'humain.e.s ; il faut **un bon équipage**.

Il y a ces chiens ou ces chevaux qui prennent soin de nous en nous embarquant dans de drôles de sentiers ; il y a ces chats qui ronronnent sur nos genoux ; il y a nos parent.e.s , nos ami.e.s, celles et ceux que nous rencontrons en cours de traversée ; il y a aussi ces connexions avec d'autres formes d'entités qui peuplent nos vies.

Ces équipages hybrides sont tout aussi importants à valoriser dans les milieux de soin, car la diversité des personnes en présence permettra d'appréhender le soin autrement que dans son contenu strictement/ uniquement biologique, à le remplir d'empathie, de souci, d'initiations artistiques, corporelles ou culturelles. Beaucoup d'entre nous ont l'intuition qu'aux côtés de ces équipages peut s'initier tout un travail de restauration ou de stimulation des voix de celles et ceux d'entre nous qui traversons la tourmente ; et c'est grâce à la parole, à la communication, aux échanges avec ces différents membres de l'équipage qu'une première mise en récit de ce qui nous arrive peut advenir : une mise en situation dans laquelle il va être question de causer, d'inventer, de composer, de se métamorphoser.





Pour s'HABRITER, développer nos capacités à intercepter le vent, à prendre soin de nous et des autres, nous avons aussi besoin d'**escales** : des lieux-repères qui permettent de souffler et de reprendre son souffle.

Ces escales, nous en connaissons tou.te.s ; ils prennent plusieurs noms/plusieurs formes. Une chose semble cependant les rassembler : une certaine culture de l'ambiance, un don pour la création d'atmosphères propices à notre émancipation/réalisation.

Il y a sans doute à prendre soin de tous ces lieux qui sont accessibles à chacun.e d'entre nous. Il y a à pérenniser ces endroits qui offrent mille opportunités pour développer des relations sociales et affectives, des savoirs et des rôles sociaux, des attitudes de responsabilité et de participation dans des milieux choisis (relatifs à la vie sociale, culturelle, économique et/ou politique). Il y a à soutenir leur existence, pour qu'ils puissent continuer à mobiliser pour nous tou.te.s des processus expérientiels dans des activités collectives et des rencontres . Il y a enfin à perpétuer ces lieux car ils nous engagent à nous penser comme des êtres interdépendants, ils nous activent dans la construction d'organisations plus démocratiques - où sont convié.e.s celles et ceux d'entre nous qui sont privé.e.s de leurs droits à participer à toute vie politique par le fait même d'être considérés comme trop différents.

